



HAL
open science

Le boeuf, du mythe à l'Histoire

Sophie Bernardon

► **To cite this version:**

Sophie Bernardon. Le boeuf, du mythe à l'Histoire. Mythologie française : Bulletin trimestriel de la Société de Mythologie Française, A paraître. hal-04805991

HAL Id: hal-04805991

<https://hal.science/hal-04805991v1>

Submitted on 26 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Le bœuf, du mythe à l'histoire

Sophie Bernardon

La domestication du *bos taurus* ou taureau et plus particulièrement du boeuf, l'animal castré, est certaine dès le V^e millénaire avant notre ère, et de récentes études la situe plus vraisemblablement au VII^e millénaire avant notre ère. Les premières traces de l'usage domestique de cet animal sont attestées dans la zone du bassin de l'Euphrate, en Mésopotamie où sa force était utilisée pour le portage et la traction, surtout au III^e millénaire avant notre ère. Si le développement de l'élevage de cet animal, dont l'ancêtre l'auroch est représenté sur les murs des grottes de Lascaux 17000 ans avant J.C, s'est développé au Proche Orient, il a envahit le monde antique, devenant une aide essentielle à l'homme qui l'a très vite associé aux cultes rendus aux forces divines liées à la terre. Le bœuf est devenu un symbole de force, de puissance, il devient la représentation de la volonté des dieux, étant offert à l'homme afin de l'aider à cultiver la terre mais aussi à se nourrir et se vêtir. Les diverses cultures antiques l'ont ainsi intégré à leur panthéon zoomorphe et certaines en ont fait le réceptacle même de la divinité devenant ainsi le représentant du dieu vivant sur terre.

A-Quand le taureau est le représentant d'une divinité sur terre

I-Image du dieu, le bovin

1-Apis, le taureau égyptien

L'Égypte antique, familière des représentations zoomorphiques a assimilé le taureau Hapi/Hep, Apis en grec, dès la I^{ère} dynastie thinite (3150-2890 avant notre ère) aux dieux Ptah et Rê en tant que symbole de force, de puissance et de renaissance, puis il a été rapproché d'Osiris, divinité funéraire et dieu tout puissant du panthéon égyptien. Le culte d'Apis est aussi attesté antérieurement à cette période, grâce à des gravures prédynastiques (6000-3150 avant J.C) et il serait la première divinité égyptienne connue ou l'un des premiers animaux assimilés à une déité, mais il n'y a pas de mythe à l'origine de son culte. Dieu de la fertilité, du pouvoir primordial il fusionne peu à peu avec la figure de Ptah, dieu créateur lorsqu'il est vivant pour fusionner avec Osiris, premier roi d'Égypte, premier mort et premier ressuscité, et ainsi devenir Osirapis lorsqu'il meurt en tant qu'il reconstitue le cycle de la vie. Cette reconnaissance de son rôle de divinité liée à l'équilibre harmonieux de l'univers et à l'éternité en fait la divinité zoomorphe la plus appréciée du panthéon égyptien. Il devient l'un des symboles du pouvoir du roi comme en témoigne la présence de l'uraeus royal représenté entre ses cornes. Cette popularité transparaît dans l'assimilation d'Apis avec différents dieux majeurs égyptiens comme Osiris, Rê, Atoum, Isis.

Ce taureau était adoré lors de cérémonies officielles comme la « course d'Apis » qui représentait la fertilisation de la terre dans l'enceinte du temple du dieu à Memphis. Mais la cérémonie la plus importante était le festival du Hep Sed qui avait lieu tous les trente ans. Il

s'agissait d'une cérémonie de rajeunissement du pouvoir du roi durant lequel le pharaon devait accomplir des exploits physiques afin de prouver sa capacité à servir les dieux et le peuple. Pour démontrer sa puissance et sa virilité, Apis marchait au côté du roi comme signe de l'approbation divine. La vie du taureau Apis s'achevait au bout de vingt-cinq ans s'il n'était pas mort de mort naturelle auparavant. Il était donc mis à mort lors d'une cérémonie officielle, certaines parties de l'animal étaient consommées par ses prêtres puis le reste de sa dépouille était embaumée et déposée dans le Sérapeum situé dans la nécropole de Saqqarah. Cette construction était uniquement dédiée à recevoir les tombes des taureaux sacrés, construite par Ramsès II, sous la direction de son fils Khaemouaset, prêtre d'Apis (1301-1235 avant notre ère) et contenant vingt-six tombes d'Apis¹. La mort du taureau appelait à sa renaissance puisque l'on considérait que l'esprit de l'animal passait de son corps mort à celui d'un nouvel animal, symbole de vie éternelle, les prêtres d'Apis se mettaient ainsi en recherche du nouveau représentant du dieu dans les troupeaux sacrés. Le choix du taureau, réceptacle du dieu, n'était pas laissé au hasard et il devait répondre à des critères précis : la robe du taureau devait être noire avec une tache blanche triangulaire sur le front, une autre en forme d'ailes de faucon sur le dos, un croissant blanc sur le flanc et il devait avoir une bosse en forme de scarabée sous la langue. Ce nouvel Apis était conduit avec sa mère dans l'enceinte du temple et il reprenait le cycle continu de la vie jusqu'à sa mort terrestre. A sa mort, sa mère et les veaux qu'il avait engendré étaient mis à mort et embaumés, la première était enterrée dans l'Iseum dédié à Isis, mais les chercheurs n'ont aucune idée de l'endroit où pouvaient se trouver les dépouilles des veaux.

Les représentations d'Apis ont évolué dans le temps : la première d'entre elles, et la plus connue est celle d'un taureau en marche avec un disque solaire entre les cornes, parfois un disque lunaire. Certaines images le représentent avec la momie d'un dieu sur son dos, il peut aussi prendre l'apparence d'un homme ou d'un corps momifié à tête de taureau à l'époque de la dynastie saïte (525-332 avant J.C), puis à l'époque ptolémaïque (323-30 avant J.C) il est surtout représenté sous la forme d'un homme barbu vêtu d'une robe et renommé Sérapis.



Vue du côté d'un sarcophage, musée de Turin, datation non communiquée

¹ Yvan Koenig, « **APIS** », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/apis/>

Ptolémée Ier, roi lagide d'origine grecque et nouveau maître de l'Égypte s'est approprié l'image du dieu le plus aimé de la population égyptienne et l'a fusionné avec l'image du Zeus grec. Cette assimilation a permis de lier la société multiculturelle d'Alexandrie au travers d'un nouveau culte syncrétiste incarnant les valeurs égyptiennes. La mort du taureau n'était pas perçue comme une fin par les égyptiens mais comme une phase de transition, un passage obligé d'un état à l'autre, une forme de transformation, Apis ne vieillit jamais et ne meurt jamais, son esprit divin passant d'une enveloppe à l'autre rappelant les valeurs éternelles chères aux égyptiens que sont la vie, le temps et l'éternité.

Ce culte d'Apis s'est peu à peu délité dans le temps car incompatible avec la *noua religio* qu'est le christianisme, la destruction du Serapeum d'Alexandrie en 385 par les chrétiens en étant un des premiers signes, pour finir par être interdit au V^e siècle. Apis n'a été que l'une des divinités bovines les plus appréciées des égyptiens qui adoraient également Bat, Mnévis, Buchis ou encore Hesat.

2-Chennong, l'inventeur de l'agriculture

Shennong ou Shen Nong, encore orthographié chen nung est un des dieux primordiaux de la mythologie chinoise. Il est celui qui offre l'araire et la houe aux hommes pour pouvoir cultiver la terre, il leur apprend comment cultiver les cinq aliments de base. C'est à Chennong qu'on attribue la découverte du thé, des plantes médicinales, le premier traité de phytothérapie, le shennong bencaojing des Han occidentaux est également attribué à cette divinité qui est souvent représenté sous la forme d'un bœuf. Les premières mentions de ce dieu de l'agriculture se trouvent dans le Guanzi des Royaumes combattants², son nom d'ailleurs signifie « agriculteur divin » et il est souvent confondu avec une autre divinité, Yandi, et Chennong est aussi considéré comme le dieu des médecins et des pharmaciens. Ce dieu chinois serait né avec une tête de bovin et un torse transparent qui permet de voir passer les plantes médicinales qu'il goûte pour en étudier les propriétés curatives. Il aurait ainsi identifié 360 espèces de plantes présentées dans le *Chennong bencaojing* et ce serait lui qui aurait remarqué les vertus des feuilles de thé après qu'une d'entre elles ne soit tombée dans sa tasse d'eau chaude. La liaison agriculture et commerce se fait avec Chennong qui aurait inventer la monnaie afin que les paysans chinois puissent vendre leur production.

Le culte de ce dieu à tête de bœuf c'est surtout développé à l'époque de la dynastie Song (960-1279 de notre ère), mais c'est l'empereur Yongzheng de la dynastie Qing (1722-1735) qui ordonne que tous les temples officiels des préfectures de l'empire possèdent un autel consacré à son culte et il le rebaptise Xiannong (premier agriculteur). Chaque année une cérémonie officielle était célébrée en son honneur dans ses temples et l'empereur présidait celle du temple de Pékin.

² Le Guanzi des Royaumes combattants est une encyclopédie composée de textes de l'académie Jixia. La forme actuelle du Guanzi est datée de 26 avant J.C édité par l'érudit Liu Xiang. Les textes du Guanzi concernent les domaines philosophique, politique avec des textes qui touchent autant à la topographie qu'à l'économie.

Shennong est représenté sous la forme d'un homme à tête de taureau ou d'un homme ayant des protubérances de cornes qui poussent sur son front. Il est généralement ventripotent, le torse nu et il tient dans sa main un épi de riz, notamment dans le sud de la Chine où la production du riz est plus abondante. On lui attribue différents titres comme celui d'empereur des cinq grains ou d'empereur des remèdes.

Le mythe de Chennong lié à la figure du bœuf est une transcription très intéressante de l'importance de l'animal dans l'agriculture en Chine dès le Ier siècle avant J.C. Symbole de force mais aussi de la terre nourricière, Chennong n'est pas qu'un animal de trait mais il remplit aussi un rôle d'enseignant, de *magister* auprès des hommes, tel le Prométhée de la mythologie grecque, il apporte aux hommes les outils et les connaissances essentielles à leur survie d'où son importance et le rôle de Premier agriculteur qui lui est alloué.

II-Le bœuf, animal médiateur, objet de sacrifice

Si le bœuf peut-être la représentation d'un dieu sur terre, il est souvent assimilé à un médiateur ou à un facteur initiateur d'une histoire divine dont la finalité reste le sacrifice de l'animal afin d'apaiser la colère d'une divinité ou de s'attirer sa protection.

Un des rites les plus connus par les archéologues est le *suovétaurile*, un sacrifice de purification pratiqué à Rome. Il s'agit d'offrir au dieu Mars un porc (*sus*), un mouton (*ovis*) et un taureau (*taurus*) afin de bénir et purifier une terre. L'origine de ce type de sacrifice pourrait être à aller chercher dans l'Inde védique et la pratique d'un sacrifice, le *sautramani* qui consistait dans l'immolation à Indra d'un bouc, d'un bélier et d'un taureau. Le *suovétaurile* pouvait être privé lors des *Ambarvalia* en l'honneur de la déesse Dea Dia, quand il entrait dans le cadre public il était pratiqué tous les cinq ans lors de lustrations réalisées par les censeurs, avant une campagne militaire ou afin de bénir la reconstruction d'un temple.

1-Les troupeaux sacrés : les bœufs d'Apollon et Héraklès, le bouvier mythologique

L'histoire des bœufs d'Apollon est l'une des plus célèbres de la mythologie antique dans laquelle le troupeau du dieu sert à introduire un autre dieu dans le panthéon grec : Hermès. Ce fils de Zeus, alors qu'il n'est encore qu'un enfant vole les bœufs de son demi-frère Apollon. Celui-ci, fou furieux, part à la recherche du voleur qui a pris soin d'effacer ses traces en faisant preuve de ruse puisqu'il a fait marcher les cinquante bêtes à reculons. Apollon finit par retrouver sa trace et traîne l'enfant qui nie le vol devant Zeus auprès de qui il réclame justice. Le roi des dieux reconnaît dans l'enfant son fils, né de ses amours avec Maïa, fille de Titan. Amusé par les facéties du jeune dieu qui obtient ainsi son titre de dieu des menteurs et des voleurs, Zeus l'oblige cependant à rendre les bœufs à Apollon. L'enfant qui a tué deux des animaux pour utiliser leurs boyaux afin de fabriquer la première lyre de l'humanité sait qu'il encourt la colère du dieu. Aussi il souhaite amoindrir le courroux de son puissant demi-frère en lui offrant la lyre tout en le persuadant de lui laisser la moitié du troupeau. Le dieu du commerce était né ! Dans cette histoire, le bœuf n'est qu'un outil de médiation entre les deux divinités, un vecteur qui permet de passer de l'un à l'autre et de les réunir dans une histoire qui tient de la pièce de théâtre antique.

2-Les troupeaux de Géryon

Dans la même veine, on peut rappeler l'histoire du troupeau de Géryon volé par Héraklès ou Hercule dans le cadre de ses travaux. La première mention des bœufs de Géryon se trouve dans le livre VI de l'Énéide, son histoire est reprise par Diodore de Sicile dans ses livres IV et V de sa *Bibliothèque historique* au Ier siècle avant J.C., mais c'est le Pseudo Apollodore, toujours au Ier siècle après J.C. qui raconte toute l'histoire du dixième des travaux d'Hercule ou Héraklès. Condamné à exécuter douze travaux pour son cousin Eurysthée suite à sa crise de folie ayant entraîné le meurtre de sa famille, Héraklès doit s'emparer des bœufs de Géryon, un être monstrueux à trois corps vivant sur l'île d'Erythéia, qui pour Diodore se situe au-delà des colonnes d'Hercule, le détroit de Gibraltar.

Après avoir débarqué et tué le bouvier de Géryon, Héraklès abat le géant d'une flèche empoisonnée par le sang de l'hydre de Lerne. Héraklès devient le nouveau bouvier du troupeau de bœuf qu'il ramène à Tyrinthe. Ce rôle de gardien de troupeau est repris chez le Pseudo Apollodore lorsque le jeune héros, âgé de seize ans, tue son maître de musique Linos et est envoyé par son père garder les troupeaux d'Amphytrion. C'est en veillant sur ces troupeaux que le demi-dieu tue son premier lion. Mais si les bœufs de Géryon sont bien remis à Eurysthée sains et saufs, le cousin d'Hercule les sacrifie tous à Héra, celle-là même qui a toujours voulu la mort du bâtard de Zeus. Ce sacrifice est expliqué par le rôle de la grande déesse d'Argos, maîtresse des terres riches en bœuf, à qui on sacrifiait des bovins, sacrifice appelé *Hecatombaia*, pendant les *Heraia* qui avaient lieu également à Argos.

Nous voyons ainsi que le bœuf dans la mythologie grecque a pour rôle premier celui d'animal sacrifié à la divinité, il ne la représente qu'en tant qu'il est sa possession et non son pendant, sa sacralité n'est attestée que par le lien qui est établi entre le possédant et le possédé. Si Apis était le symbole vivant de la vie éternelle et la représentation du dieu créateur sur terre, les bœufs grecs de Géryon, d'Apollon ou d'Héra ne sont que des outils illustrateurs de la puissance du divin.

3-Brun de Cúailnge

Le Brun de Cúailnge ou Donn de Cuailnge est un taureau fabuleux qui appartient à la mythologie celtique irlandaise. Il est le sujet du récit Tàin Bó Cuailnge, ou la razzia des vaches de Cooley, est présent dans le cycle d'Ulster fixé par écrit au XI^e s. Ce cycle associé au cycle de Fenian et au cycle mythologique compose le corpus littéraire de la mythologie celtique irlandaise dont la composition orale remonte à la période protohistorique.

Le roi et la reine de Connaught, Medb et Ailill décidèrent un jour de voir lequel des deux était le plus fortuné. Égaux en tout, le roi Ailill surpassa pourtant sa femme avec la possession d'un veau blanc, Findbennach. Medb envoie son conseiller Mac Roth chercher un taureau fabuleux en Ulster, propriété de Daire fils de Fiachna. Ce taureau avait également la capacité de s'accoupler tous les jours avec cinquante vaches qui mettaient bas le lendemain à des veaux ou éclataient. Ces enfants venaient jouer sur le dos de leur père ce qui permet de penser que le taureau était d'une taille gigantesque. Daire refuse de céder l'animal, Medb appelle donc à une

coalition des rois d'Irlande afin d'envahir l'Ulster. Lors de la dernière bataille entre les deux camps, Brun de Cuàilnge se bat contre Findbennach, aussi nommé le blanc cornu, il le vainc mais il retourne blessé en Ulster à Cooley où il meurt³.

Ce récit utilise la figure du taureau en tant que représentation du pouvoir et de la force de son propriétaire, le roi d'Ulster. Le fait que Medb, reine de Connaught veuille égaler la puissance de son propre époux en s'emparant du Brun de Cuàilnge et a posteriori du royaume d'Ulster démontre l'importance du symbole que représente cet animal. Mythe et réalité se mêlent et le symbole de la virilité lié au taureau de Dàre est notifiée dans son accouplement quotidien à cinquante vaches et à la procréation d'autant de veaux ce qui est également un symbole de la puissance de l'Ulster et de ses richesses, ce qui ne peut que provoquer de la convoitise chez les autres rois d'Irlande.

B-Le taureau, d'outil de culte à la représentation du pouvoir

I-L'animal sacrifié lors de cultes initiatiques

Le sacrifice du taureau peut aussi faire partie des rites initiatiques de certaines religions en tant que rappel de l'origine du culte comme dans le Mithraïsme.

1-Le culte de Mithra

Mithra est une divinité indo-iranienne présente dès le XIV^e s avant J.C, adoré par les Hittites il est le représentant de l'ordre du monde, le garant de l'accord passé entre les dieux et les hommes et entre les hommes entre eux. Sa première mention écrite se trouve dans l'Avesta, un livre religieux perse dont les parties connues sont datées entre 1000 et 600 avant J.C. Né en Perse au II^e s avant J.C, le mithraïsme appelé culte de Mithra se propage grâce aux invasions romaines dans tout l'empire Romain pour atteindre son apogée au III^e s après J.C. Ce culte, vite assimilé à celui de Mars par les légions romaines connaît un succès dès le I^{er} s après J.C et Plutarque est le premier auteur classique romain à en faire état dans ses *Vies parallèles*. Il y explique comment les légionnaires romains sont entrés en contact pour la première fois avec ce culte en 66 avant J.C lors de la guerre de Pompée en Cilicie. Ce culte initiatique, dont le rituel n'était transmis qu'oralement et connu uniquement des initiés n'a pas livré tous ses secrets aux historiens mais nous savons qu'il se pratiquait dans des *mithraea* et que le sacrifice d'un taureau était nécessaire afin de rappeler la découverte et le sacrifice du taureau primordial par la divinité. Mithra ayant trouvé le taureau dans les montagnes le saisit par les cornes et le monta, puis il lui lia les pattes. Cette étape est appelée le *transitus* et n'est pas s'en rappeler certains travaux d'Hercule, il définit ainsi un état intermédiaire, puis il le porta sur son dos jusqu'à une grotte, le *mithraeum* originel dans laquelle l'envoyé du soleil, un corbeau lui demande de sacrifier le taureau. Lors du sacrifice ou taurochtonie, du blé sortit de la queue de l'animal, son sang se transforma en vin et de sa semence naquirent les animaux qui servirent les hommes. Sur les représentations sculptées du sacrifice, le taureau est souvent représenté sur une barque ou un croissant lunaire. Le néoplatonicien Porphyre nous apprend

³ *La Razzia des vaches de Cooley*, récit celtique irlandais traduit de l'irlandais, présenté et annoté par Christian-J. Guyonvarc'h, Gallimard, « coll. L'Aube des Peuples », Paris, 1994.

que la lune était considérée comme un astre source de vie qui renfermait les âmes. Le sacrifice du taureau par Mithra permet de libérer ces âmes qui s'incarnent ainsi sur terre pour animer le monde et pour servir les hommes. Ici, le dieu devient démiurge, créateur du monde et le sacrifice n'en est plus un mais la symbolique d'une naissance du monde, un acte de salut revêtu à chaque rituel sacrificiel ce qui rejoint la symbolique du taureau Apis.

Depuis le XX^e s les scientifiques s'accordent sur le fait que le culte de Mithra connu à Rome dès le I^{er} s avant J.C, bien que rangé dans la catégorie des cultes orientaux puisque venu de Perse, n'est pas la réplique exacte du culte originel mazdéen puisqu'il s'est vu intégré divers éléments hellénistiques comme la geste d'Héraklès afin d'être mieux assimilé par ses nouveaux adeptes. Ce culte où le sacrifice du taureau aide à la régénération de la terre et retranscrit la puissance du cosmos est ainsi un parfait exemple du syncrétisme religieux romain dont le but premier en acceptant les divers cultes polythéistes qui apparaissent dans l'empire est de répondre à la *pax deorum*, ce pacte de paix conclu entre les hommes et les dieux.

II-Un cas particulier : l'animal sacrificateur

Le taureau ou le bœuf est généralement sacrifié aux entités supérieures par l'homme pour s'attirer les faveurs de telle ou telle divinité, pour calmer sa colère ou pour purifier un site sacré. Mais, dans un cas particulier, le taureau devient lui-même sacrificateur, véritable symbole de la suprématie d'une nation sur un territoire.

1-Le Minotaure

Né des amours de Pasiphaé, épouse du roi Minos avec un taureau blanc, le Minotaure, dont le vrai nom est Astérion, est une créature mythique mi- homme mi- taureau qui est enfermée dans un labyrinthe par son royal beau-père. Tous les neuf ans, Minos demandait un tribut de quatorze jeunes garçons et filles à Athènes, vassale de la Crète, pour nourrir le monstrueux animal. Ce rite sacrificiel a pris fin avec la mort du Minotaure, tué par le héros Thésée.

Ce mythe du Minotaure est surtout véhiculé par les œuvres et représentations antiques qui en ont été faites. La première représentation connue à ce jour du combat de Thésée et du Minotaure se retrouve sur une amphore cycladique du VII^e s avant J.C datée entre 670-660, une seconde amphore datée de la même période dan la même zone géographique représente le Minotaure avec un corps de taureau et une tête d'homme.



Thésée et le Minotaure, amphore à figure rouge, Louvre

La littérature quant à elle, est peu prolifique, Homère dans son *Iliade* ne cite pas le nom du Minotaure et un des fragments d'un poème de la poétesse Sappho indique que ce mythe d'un tribut athénien au profit de la Crète remonterait au VI^es avant J.C, Hérodote au V^es avant J.C mentionne l'existence de Minos mais ne parle pas d'un Minotaure. Une des références les plus sûres du mythe tel qu'il nous a été transmis apparaît dans la pièce *Les Crétois* d'Euripide (V^e s avant J.C) et dans la *Bibliothèque*, ce fameux recueil d'histoires mythologiques attribuées au Pseudo Apollodore et daté du I^{er}- II^es de notre ère. *Les Métamorphoses* d'Ovide ou encore Plutarque dans ses *Vies parallèles* ont permis également de populariser ce mythe grec.

L'importance de la Crète en 3000 avant J.C en tant que puissance commerciale dont l'apogée en 2000 avant J.C a permis son expansion en Méditerranée et l'implantation de colonies minoennes sur tout le pourtour méditerranéen expliquent la création de ce mythe d'un monstre ayant la force et la puissance d'un taureau, animal symbole de ces valeurs guerrières et viriles. Les fouilles des palais crétois ont mis au jour des fresques et des figurines datées entre 1700 et 1400 avant J.C qui représentent des jeunes gens qui sautent par-dessus des taureaux. Ce rite minoen devait précéder le sacrifice de l'animal qui était tué avec une hache double ou *labrys*, emblème de la royauté crétoise. Le respect dû au taureau, son implication dans la symbolique de la puissance régénératrice du pouvoir minoen est réaffirmée au travers du mythe du Minotaure, où le taureau n'est plus sacrifié mais sacrificateur. L'inversion de la place de l'animal dans le rituel permet aussi de mettre en avant la force éternelle issue de l'animal qui passe de la victime à son exécuteur.

Au VI^e-V^es les représentations du combat entre Thésée et le Minotaure sont de plus en plus présentes, certains historiens y voient une figuration de la fin de l'ancien monde représenté par la Crète, considérée comme une grande puissance qui s'est éteinte peu à peu dès 1250 avant J.C, vaincue par Athènes sous les traits de Thésée. Cette symbolique est aussi associée à la bataille de Salamine en 480 avant J.C lors du combat entre les perses et les grecs. Ceux-ci, en battant la flotte perse ont commencé leur expansion militaire et commerciale en

Méditerranée, la fin du Minotaure devenant le symbole de la puissance d'Athènes sur les autres grandes puissances.

Ce mythe du Minotaure nous a ainsi appris que le rôle même de l'animal, sa force, sa puissance, peuvent être communiquées du taureau à l'homme (dans le cas des rites sacrificiels) ou de l'homme au taureau (dans le cadre du mythe). Si le Minotaure tire sa puissance de ses proies tous les neuf ans, cette puissance est aussi celle de la Crète qui a su soumettre Athènes militairement. Ce taureau mythique, symbole d'une gloire passée se retrouve sacrifié d'après les traces archéologiques pour permettre à sa cité de continuer à exister, de perpétuer la grandeur d'une civilisation minoenne en phase de déclin dès la fin du premier millénaire avant J.C.

2-Le Turupukllay

Dans les Andes, l'apparition du taureau est due à la conquête espagnole et avec lui, les conquistadors ont également introduit la notion de corridas dont la première est attestée en 1540 à Lima. Tout comme en Espagne, ces manifestations accompagnaient des événements importants tels que l'arrivée du vice-roi, les naissances princières ou les fêtes religieuses. L'importance allouée à la figure du taureau était retranscrite dans l'apparat de ses ornements : ses cornes étaient dorées, il portait des rubans noués, des cordons d'or, des tissus brocardés, laminés d'argent et d'or, son front était orné d'une plaque en argent ouvragé et il portait des colliers.

Ces corridas, qui sont toujours d'actualité dans la région d'Apurimac à quelques kilomètres de Cuzco étaient et sont toujours nommées turupukllay, une alliance des mots *toro* et *pukllay* en quechua qui signifie « jouer ». Ce turupukllay prend place au centre du village, des taureaux sont amenés par les jeunes gens qui affrontent l'animal étrange que forme le taureau et le condor qui est fixé sur son dos. Ce turupukllay est généralement célébré le jour de la fête de l'indépendance péruvienne et pour beaucoup le taureau représente l'envahisseur espagnol qui est finalement battu par le guerrier inca représenté par le condor. Cette fête qui prend le nom de yawar fiesta c'est-à-dire « fête du sang » a été ainsi comprise par le mouvement indigéniste né dans les années 20 comme la représentation de l'idéologie néo-inca contemporaine qui veut idéaliser l'empire inca en tant que passé glorieux du peuple andin, dans lequel le condor est le symbole de l'empire.

Cependant la figure du taureau n'est pas aussi directement reliée au conquistador espagnol, les indiens le considérant comme un être autochtone. En effet, ils situent l'apparition de cet animal au temps de leur ancestralité, celle d'une humanité antérieure à la leur. Pour comprendre ce paradoxe, il faut s'intéresser au mode de représentation de l'histoire indienne qui n'est pas linéaire comme en occident mais cyclique. L'histoire se divise ainsi en plusieurs ères, chacune étant déterminée par des événements ou catastrophes naturelles, *pachacuti*, ce qui se traduit par des inversions de l'univers. L'ère de l'humanité présente est apparue avec la naissance du soleil ce qui est considérée aussi comme la période de la conquête inca ou aussi à l'avènement du Christ. Antérieurement à cette ère, existait l'ère des *machu*, à laquelle le taureau appartenait qui vivaient sans conscience de temps, sans lumière, sans sexualité, sans

parenté, sans relations sociales. Le soleil aurait brûlé les *machu* et exilé le taureau *machu* au fond des lacs de la cordillère. Les andins s'approprient le taureau et le lient à plusieurs mythes qui ont cours dans la région de Cuzco comme celui où le taureau aide les indiens à récupérer un trésor volé par les espagnols ou celui dans lequel le taureau est sacrifié dans le lac originel d'où est issu le peuple inca et dans lequel le taureau est désormais en or.

Le taureau est ainsi devenu un symbole de l'identité andine et son antériorité à l'ère de l'humanité en fait un être surnaturel qui le lie intrinsèquement à l'univers sacré que représentent les montagnes andines. C'est ainsi que les *apu*, dieux protecteurs de la nature et plus précisément des montagnes qui participent du quotidien des indiens sont considérés comme les propriétaires du taureau qui finit par devenir leur représentation sur terre, même parfois leur incarnation. L'animal a acquis ainsi une origine préhispanique avec une projection d'une sacralité dans le monde environnant et dans l'inframonde appelé *ukhupecha*⁴. Ce taureau divinisé est aussi associé, même confondu avec *amaru* le serpent dont descend la lignée de l'inca.

Pour revenir au Turupukllay, les indiens en amenant le taureau, représentation du dieu de la montagne dans le village assurent l'appropriation du pouvoir fertilisant issu de *l'ukhupecha*. Pour pratiquer ce rite du *yawarfiesta*, ils doivent également attraper un condor qui est saoulé par la *chicha* (bière) et le *trago* (eau de vie) afin de pouvoir l'attacher sur le dos de l'animal. Enivré l'oiseau est apparenté à une forme d'honorification de ce dernier qui est d'ailleurs pratiquement anthropomorphisé. Dans ce combat, le taureau souffre sous les coups de serres et de bec de l'oiseau de proie qui le rend enragé et le pousse à se confronter aux hommes, le rôle des deux animaux est inversé. Le taureau issu de la Conquista est intégré à l'identité andine et le condor, animal présent uniquement dans la cordillère est associé aux hommes blancs détenteurs du pouvoir. Ce condor appelé *machu kuntur* ou *apu inka* est aussi confondu avec *apu enqa* qui désigne le principe qui anime le monde. Ainsi l'interrelation entre ces deux animaux, tous deux considérés comme l'incarnation des dieux de la montagne montre que leur association lors du turupukllay est tout à fait cohérente : ils ne font plus qu'un créant un être unique, un taureau ailé divin.

Associé au Turupukllay, le *Tinku*, souvent célébré le jour du *Corpus Christi* (ce qui associe les rites andins à la religion de l'envahisseur créant ainsi non pas un syncrétisme religieux mais une association emblématique du sang sacré versé pour le bien être collectif, de l'humanité) est une fête où le sang se doit d'être versé et où le taureau n'est pas présent physiquement mais il y est aussi fait allusion puisque les guerriers du *tinku* portaient des casques et des cuirasses en peau de bœuf et criaient lors des combats « Soy toro carajo ! (je suis taureau nom de Dieu !) ». La présence de blessés et de morts y était un présage de bonnes récoltes. Dans la région de Potosi, les rites des semailles voyaient des jeunes hommes liés par deux qui labouraient les terres comme des bœufs et des jeunes filles passaient derrière eux en jetant des graines dans les sillons créés. S'ensuivait une cérémonie où ils buvaient de l'alcool dans des *torowasu* (littéralement « petit lac ») des coupelles avec des paires de taureaux sculptés qui servaient aussi à faire des libations en versant de l'alcool sur la terre afin de la

⁴Antoinette Molinié, « Le taureau aux ailes de condor. L'invention indigéniste d'une chimère andine », *Ethnologie française*, vol. 39, no. 1, 2009, pp. 123-131.

fertiliser. Ce rite met encore ici en relief la relation étroite entre le taureau et le mode de fertilisation de la terre nourricière.

Turupukllay et *Tinku* sont ainsi des rites sacrificiels où le sang des hommes vient abreuver la terre et la fertiliser. Si dans la corrida espagnole c'est le taureau qui se retrouve être le sacrifié, il n'en est pas question dans la corrida andine puisque le taureau n'est jamais mis à mort mais il se trouve être la représentation de la divinité et le vecteur permettant au sang de couler, il remplit ainsi son rôle de machu et de apu auprès du peuple autochtone.

C-La figure du taureau et du bœuf dans l'Ancien et le Nouveau Testament

L'image du bœuf et du taureau est ainsi présente dans toutes les religions anciennes depuis le Néolithique. Cette figure de fertilité et de puissance s'est donc naturellement retrouvée intégrée aux textes bibliques où son rôle d'animal sacrifié côtoie celle de l'animal gardien, défenseur de la terre et de l'homme





I-Le bœuf chez les Hébreux

Le taureau et le bœuf sont présents dans la Bible hébraïque en ce qu'ils font partie du quotidien du peuple hébreu. Cet animal, symbole de force et de fertilité est aussi celui qui est sacrifié à la divinité lors d'holocaustes. Le fait de brûler la viande de l'animal pour obtenir le pardon de Dieu est justifié par le Lévitique 4,13-21 et 17,11 « Car la vie de la chair est dans le sang. Je vous l'ai donné sur l'autel, afin qu'il serve d'expiation pour vos âmes, car c'est par la vie que le sang fait l'expiation ». Mais si l'Ancienne Loi admet le sacrifice du bovin, le Psaume 69, 31-32 annonce déjà la Nouvelle Loi en affirmant que Yahvé préfère être loué par des cantiques plutôt que par le sacrifice du taureau, dénonçant implicitement le sacrifice comme rite païen.

En effet, le choix du taureau ou du bœuf comme animal privilégié lors de sacrifices s'explique par l'antériorité de son usage culturel dans toute la zone du Proche et Moyen Orient en tant qu'animal associé aux diverses divinités araméennes (Hadad), syro-babylonienne (Adad, dieu de la pluie fécondante) ou égyptienne avec lesquelles les tribus Hapirou, possibles ancêtres des Hébreux et le peuple Hébreu dès le 2^{ème} millénaire avant J.C ont pu être en contact. L'histoire du taureau d'or au mont Sinaï présent en *Ex* 32 est forcément issue de cette aculturation et a été dénoncée par le culte jéhoviste comme incompatible avec la religion de Moïse.

1-Le bœuf dans l'écriture sémitique

L'importance de cet animal se retrouve dans l'alphabet hébreu lui-même puisque la première lettre de l'alphabet « aleph » signifie taureau, bœuf. Elle remonte à l'alphabet phénicien et sa prononciation renvoie à l'alphabet ougaritique (XV^e-XIII^e s avant J.C). La forme même de la lettre reprend celle de la tête du bœuf, dont seules les cornes sont encore visibles dans la lettre hébraïque.

Hiéroglyphe		Phénicien	Hébreu		Arabe
					

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Aleph_\(lettre\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Aleph_(lettre))

Le bœuf n'est nullement interdit à la consommation puisque la casherout, l'ensemble des règles alimentaires présentes dans la Torah, le considère comme un animal pur au même titre que le mouton, le veau, l'agneau et la chèvre, donc digne d'être consommé et a fortiori d'être sacrifié à Dieu le cas échéant (le mot sacrifié contient la racine *sacer* qui signifie sacré).

2-L'animal source de fertilité

La vénération du taureau en Égypte se retrouve dans l'histoire de Joseph où son fils Ephraïm est décrit en Deutéronome 33,17 : « De son taureau premier-né il a la majesté; Ses cornes sont les cornes du buffle; Avec elles il frappera tous les peuples, Jusqu'aux extrémités de la terre: Elles sont les myriades d'Ephraïm, Elles sont les milliers de Manassé. » Ephraïm n'était que le second fils de Joseph et d'Asnath, l'aîné étant Manassé mais lorsque Jacob arriva en Égypte il bénit Ephraïm de sa main droite, geste réservé à l'aîné de la fratrie. Cette importance du taureau en tant que symbole de force et ici de fertilité, puisque la descendance d'Ephraïm est composée de myriades au contraire de celle de son frère, beaucoup moindre, est essentielle pour un peuple nomade dont la pérennité s'appuie sur la force et la multiplicité de ses membres d'où l'importance de la reproduction alliée à l'image du taureau. L'allusion à la fertilité du taureau associée à la prospérité se retrouve dans Job 21,10 où il est écrit que « Leurs taureaux transmettent leur sperme à coup sûr, leurs vaches mettent bas et n'avortent pas ».

Dans la religion des premiers hébreux cette assimilation à la force se retrouve dans leur reprise de la figure des chérubins babyloniens. Ces kerubim ou cherubim, dont le nom se rapproche de celui des divinités secondaires mésopotamiennes *karibu* ou *kuribu* étaient des hommes à têtes de lion ou de taureau, qui pouvaient être ailés. Ils étaient les gardiens et protecteurs des lieux et objets sacrés comme le paradis (Gn 3, 24), le sanctuaire (I Rois 6,23), l'arche d'alliance (Ex 25, 18-22). Dans le livre d'Ezéchiel ces chérubins sont considérés comme des médiateurs théophaniques⁵ et le roi de Tyr est comparé à un chérubin gardien du paradis (Ez 28, 13-16).

⁵ Ezéchiel 1, 2-10 : « La cinquième année de l'exil du roi Jojakim - la parole de l'Éternel a été adressée à Ezéchiel, dans le pays des Babyloniens, près du fleuve Kebar. (...) quelque chose ressemblait à quatre êtres vivants. Leur aspect était proche de celui des hommes. Chacun d'eux avait quatre visages et quatre ailes. Un de leurs visages ressemblait à celui des hommes, mais tous les quatre avaient aussi une face de lion à droite, une face de taureau à gauche et une face d'aigle. »

Si l'Ancien Testament reprend les symboles des religions polythéistes pour les assimiler au culte de Yahvé, le taureau qui en est le meilleur exemple se retrouve dans les écrits néo-testamentaires faisant la liaison entre les religions anciennes des gentils et la religion nouvelle comme décrit dans les *Actes des apôtres* lorsque les habitants de Lystre prennent Paul pour Mercure et Barnabas pour Jupiter : « Le prêtre de Zeus, dont le temple était à l'entrée de la ville, amena des taureaux avec des guirlandes vers les portes. Il voulait, de même que la foule, offrir un sacrifice (Actes 14,13)». Ici, le taureau est le témoin des cultes à sacrifice toujours d'actualité à l'époque de l'apôtre Paul.

Les différents termes appliqués au taureau et au bœuf dans la Bible montrent l'importance de cet animal dans la religion et la culture des hébreux. Le nombre d'occurrences du mot taureau dans la Bible est de 81 dont la majorité sont contenues dans l'Ancien Testament et se réfère toujours à un rituel sacrificiel du taureau.

Le mot *bâqdr* désigne le troupeau de bœuf, sans distinction entre les animaux, le mot *chôr* présent en Gn 32,5 et 1 Sa 2,19, le mot araméen *tôt* en Da 4,25-32 sont utilisés soit pour l'animal seul, soit pour l'ensemble du bétail ; *par* est un jeune taureau, *abbîr* le taureau en Ps 22,13, Ps 50,13 ; le pluriel *alaphîm* désigne les bœufs en Dt 7,13, 28,4, 18,51, Ps 8,8, Pr 14,4, Is 30,24, *reêm* le bœuf sauvage en Nombres 23,3 a été mal traduit par la LXX traduisant *réem* par *monokéros* transformant le boeuf en licorne, un animal à une seule corne.

3-Le taureau sacrifié contre le bœuf compagnon de vie

Si le taureau est dévolu au sacrifice afin de commuter sa force et sa vigueur en énergie positive pour nourrir la terre de son sang et sa semence et a posteriori l'homme qui en retire sa subsistance, le bœuf lui, est considéré comme un compagnon de labour par le peuple hébreu mais dans la vallée du Jourdain il est remplacé par le buffle (*bubalus*) venu de Perse, trop tardivement pour être cité dans la Bible. Le sacrifice du bœuf chez les grecs rentre dans le rituel des *bouphonies* ou chaque acteur du sacrifice se renvoie la responsabilité d'un meurtre collectif pour finalement accuser le couteau.

Le sacrifice du taureau s'attache à tous les mythes de la fondation et du renouvellement du monde, celui du bœuf qui est initialement un taureau castré correspond plus à une recherche de validation

Dans le christianisme, tous les sacrifices sont assurés par celui du Christ, la communion remplace le corps sacrifié, il n'est donc plus nécessaire de sacrifier l'animal, quel qu'il soit.

II-L'image du boeuf dans le christianisme

La symbolique du bœuf s'est tout naturellement déplacée sur le terrain de la religion monothéiste, qui n'a fait qu'intégrer nombre de caractéristiques polythéistes à son culte afin d'attirer de nouveaux pratiquants habitués aux symboliques païennes et à celles de la Bible juive. Ainsi, selon Denis le pseudo aéropagyte le bœuf dans le christianisme est également un symbole de force, de puissance. Cet animal creuse des sillons pour recevoir la pluie du ciel, ce

qui symboliquement se traduit comme le labeur intellectuel chrétien irrigué par la connaissance du divin.

L'animal castré est considéré comme bon et doux au contraire du taureau qui est la représentation de la force sauvage destructrice liée au cosmos. Le bœuf, auquel la notion de sexualité est retirée se voit ainsi choisit comme témoin du sacré d'où sa présence à la naissance du Christ. Certaines légendes populaires polonaises précisent que le bœuf est le seul animal qui peut reconnaître le Christ déguisé sur Terre ou la Vierge avec l'enfant Jésus. La pureté associée à l'animal en fait le délateur idéal des scènes d'adultère dans les histoires paysannes polonaises. Ainsi une fermière qui trompe son mari est dénoncée par les meuglements de l'animal. Le bœuf s'attache à son maître et a une forte empathie pour lui allant jusqu'à mourir de tristesse si son maître meurt ou si il le vend⁶.

1-Le taureau dans le tétramorphe

La symbolique chrétienne a repris l'image du taureau pour désigner l'apôtre saint Luc dont on trouve la première mention dans le livre d'Ezéchiel (Ez 1, 1-14). Le taureau est ainsi lié à Luc en rappel du sacrifice de Zacharie car, nous l'avons vu, le taureau est l'animal représentatif du sacrifice : « Ils avaient chacun quatre faces et chacun quatre ailes (...) leurs sabots étaient comme des sabots de bœuf » (Ez 1, 6-7). « Quant à la forme de leurs faces, ils avaient une face d'homme, et tous les quatre avaient une face de lion à droite, et tous les quatre avaient une face de taureau à gauche, et tous les quatre avaient une face d'aigle. » (Ez 1, 10). Les créatures célestes décrites ont chacune quatre pattes de taureaux, quatre ailes d'aigle, de quatre mains humaines et de quatre faces différentes d'homme, de lion, de taureau et d'aigle. Ces quatre créatures ont leur place au pied du trône de la gloire de Dieu. Ezechiel reviendra sur la même vision au chapitre 10 en précisant cette fois « (...) et je connus que c'étaient des chérubins. » (Ez 10, 20). L'Apocalypse de Jean (1,4-20) est fortement influencée par Ezéchiel mais les créatures ne sont plus hybrides et il s'agit d'un lion, d'un taureau, d'un aigle et d'un homme. Inspiré des légendes babyloniennes, le tétramorphe n'est identifié aux évangélistes qu'à partir du II^e s par Irénée de Lyon, la symbolique du taureau étant censée représentée la miséricorde du Père (Lc 15). L'assimilation des quatre évangélistes aux quatre vivants est rappelée par Jérôme de Stridon qui explique au chrétien que chaque vivant représente également les quatre moments essentiels de la vie du Christ : Le Verbe de Dieu s'est incarné (l'Homme), il a été tenté au désert (le lion), il a été immolé (le taureau) et il est monté au ciel (l'aigle).

2- Le bœuf, témoin de la naissance de Jésus

L'image rituelle du bœuf dans la scène de la crèche de Bethléem lors de la naissance de Jésus n'appartient pas à l'un des évangiles. Cette représentation tire son origine de la création de la première crèche vivante par François d'Assise, en 1223, à Greccio. Cette présence relève d'une volonté de représenter une scène réaliste montrant la précarité du lieu, entre un âne et un bœuf se nourrissant dans une mangeoire. Le bœuf, ici, est témoin d'un miracle, son image, déjà présente dans l'Ancien Testament est ainsi présentée en Is. 1,3 :

⁶Grażyna Mosio et Beata Skoczeń-Marchewka, "La symbolique des animaux dans la culture populaire polonaise, De l'étable à la forêt" (17 Mars 2009).

« Le bœuf connaît son propriétaire, et l'âne la mangeoire de son maître ; mais Israël ne sait pas, mon peuple ne comprend pas. »

Les Pères de l'Église ont vu dans ces animaux les représentations des Gentils et des Juifs encadrant l'enfant Jésus, qui les réunit et leur ouvre les yeux sur leur véritable Seigneur. Les animaux dénués de raison reconnaissent ainsi leur maître au contraire des hommes, doués de raison mais qui ne reconnaissent pas Dieu. L'image même du bœuf devient à la fois une allégorie des hommes et une condamnation de ces mêmes hommes. La scène évolue d'une scène de joie, la naissance du Seigneur, à une scène de prédiction de la fin de l'enfant, rappelant l'aveuglement humain.